

Les Assis et la Révolution

Et les Assis, **genoux aux dents**, verts pianistes,

Les dix doigts sous leur siège aux rumeurs de tambour,

S'écoutent **clapoter** des **barcarolles** tristes,

Et leurs **caboche**s vont dans des roulis d'amour.

- Oh ! **ne les faites pas lever** ! C'est le **nauffrage**...

Ils surgissent, **grondant** comme des chats giflés,

Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage !

Tout leur pantalon **bouffe** à leurs reins **boursouflés**.

(A. Rimbaud)

Bien entendu, les assis, les fils à papa comme les sagouins et les feignants ne font pas de révolution...C'est même plus simple : ils ont un sacerdoce du farniente ; ils comptent sur les frères, les voisins et surtout les pères, biologiques, putatifs et autres, pour s'acquitter de leurs propres devoirs, par procuration. Une sentence cruelle court nos rues, en effet, et hante autant les lieux assignés aux bons et méchants conciliabules : beaucoup de Tunisiens, jeunes ou vieux barbons, nantis ou désargentés, éclairés ou ignares...auraient contracté ce mal plus noir que le célèbre « mal noir » et qui s'appelle : « la mentalité d'assisté ».

Des paysans et des ouvriers s'en prennent aux hobereaux des temps modernes et aux séides du patronat, dès que le ciel devient avare ou que l'ouvrage manque, et les accusent d'affamer leurs mioches et de martyriser leurs smalas ! Des affairistes et des entrepreneurs tournent autour de la Mecque sept cents fois, avant de mettre la main à la poche et de simuler quelque négoce, alléguant la démission de l'Etat ou l'absence de garantie bancaire ! Des lycéens et des étudiants, notamment les éternels parmi eux, qui sont légion, parfois plus nombreux que les diligents et les pressés, sont tellement culottés qu'ils attendent des largesses de la part de leurs enseignants, sous les précieuses espèces de photocopiés, de synthèses et de harangues ex cathedra ! Des ronds-de-cuir adorent faire partie du meuble bureautique plutôt que de devancer le doigt et l'œil du spahi qui les supervise, ou du grand marabout qui niche au quatrième étage de l'établissement...Et beaucoup de jeunes de tous bords (aux dernières nouvelles, celles des urnes du 23 octobre, ils seraient de l'ordre de 52%) se tournent les

pouces et font craquer les majeurs, en regardant les autres agir et interagir dans l'agora révolutionnaire, qui brille et brûle de toutes les lumières et de tous les feux, depuis plus d'un an maintenant.

En face, bien en évidence, certains Mohamed bonhomme, des citoyens acquis à la morale sisyphienne, quelques Antigone et quelques Télémaque (je crains qu'ils ne soient qu'une minorité, hélas) s'activent au four et au moulin, affrontent les intempéries, essuient exactions et zizanies, honorent la noble Tunisie insurrectionnelle. Mais le flux des incuries contre-révolutionnaires et le silence de la majorité attentiste les condamnent souvent à l'insoutenable légèreté de la désespérance. C'est donc une balance bien déséquilibrée, qui penche dangereusement du côté des « assis » et des spectateurs sidérés par le branle-bas de combat, et sidérants eux-mêmes, à force d'apathie et de béate nonchalance, mais souvent juste bons à rouspéter et à vouer les pères aux gémonies.

Cherchez du côté de l'éducation, vous nommerez les maux et vous comprendrez qu'il est peut-être facile de chapitrer si sévèrement les dormeurs sur les lauriers, quand tout et tous ont comploté pour leur servir, à longueur d'années, un breuvage hautement soporifique et des berceuses bien alanguissantes. Au commencement, il y a la famille ! La patriarcale (survivant encore en province tout au moins) est trop anachronique, parce qu'elle dessaisit ses enfants de toutes les chances d'affirmation de soi, jusqu'à vouloir pérenniser des us et coutumes dignes des ancêtres, à une époque où le jeune Européen et le jeune Américain accèdent à la majorité parfois à partir de 16 ans, partent sur les pas d'Ulysse à la découverte du monde, et assument précocement leur potentiel de créativité. La nucléaire est trop protectionniste de ses progénitures. Taumatisée elle-même par le régime patriarcal où elle a vécu en général, elle reproduit bien souvent, à force de bonne foi, des schémas éducatifs où le père et la mère s'ingénient à faire de leur petit le génie qu'ils ont manqué d'être, le gâtent tellement jusqu'à faire eux-mêmes ses penchans et à le libérer de toute conduite participative et responsable, au foyer ou dans l'espace public. La famille éducative, elle, n'est pas moins à mettre sur la sellette. L'écolier, l'élève et l'étudiant plient sous le poids des méthodes pléthoriques jusqu'au holisme, souffrent le martyre à cause d'une pédagogie où souvent l'effort est une sinécure, le dialogue une simple logorrhée à sens unique et le travail dirigé une récitation magistrale, abrutissante et fastidieuse.

Enfin, et durant plus d'un demi-siècle d'indépendance, l'Etat a imposé aux citoyens un traitement digne des sujets de telle majesté médiévale. Ses épiphanies étaient mythiques, ses prestations sacrées et ses rares succès aussi thaumaturgiques que ceux des hommes introduits dans le secret des dieux. Bourguiba était le « père de la nation », Ben Ali « le sauveur » du pays, et leurs hommes à tous les deux étaient des seigneurs dotés de blancs-seings, qu'on n'interpelle pas, dont ne discute pas les mots et les gestes, et encore moins le mutisme et la léthargie.

De leur naissance, à leur majorité et à leur entrée sur le marché de l'emploi, ou leur mise au rebut, la plupart des Tunisiens n'avaient jusqu'ici que le choix entre se taire et se terroriser. Leur

vie a toujours été enserrée dans une petite conque, leur itinéraire tracé sans qu'ils y prissent part, leur voix confisquée, leur sexe châtré.

Le patriarche dépassé par la modernité, le père moderne trop angoissé, l'enseignant souvent dirigiste et le prince excellemment despote ont tous pétri une mauvaise farine d'où sont sorties ces pâtes molles, ces dangereux rejets, ces eunuques errant inutilement et pernicieusement derrière les quelques orphelins de Jugurtha, qui s'évertuent à sauver le pays et l'honneur de sa révolution.

